

Juste de l'amour pour Noël



**Une romance de Noël au village
de Chante-Neige**

Collection : Cocooning Romance

Chani Brooks

Juste de l'amour pour Noël
Copyright texte – © 2022 Chani Brooks
Éditions M^{cs}, Mettre en Mots
Illustrations et couverture : Ennel John Espanola
Livre relu par : *À Mots Déliés*
Tous droits réservés.
Dépôt légal : décembre 2022
ISBN-13 : 979-10-359-8472-4

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Table des Matières

Mot de l'autrice :	7
Chapitre 1 – Il était une fois un prince sous la neige	9
Chapitre 2 – Il était une fois un prince aux pattes pleines de sucre.....	33
Chapitre 3 – Il était une fois une princesse déterminée	65
Et pendant ce temps, à l'école.....	89
Chapitre 4 – Il était une fois un prince mécontent	97
Chapitre 5 – Il était une fois une princesse éblouie	121
Chapitre 6 – Il était une fois un prince caché.....	137
Chapitre 7 – Il était une fois un prince à découvert.....	167
Chapitre 8 – Il était une fois une princesse mal attifée.....	191
Chapitre 9 – Il était une fois un prince fatigué	219
Chapitre 10 – Il était une fois un prince qui l'a bien mérité.....	251
Et pendant ce temps, dans les rues de Chante-Neige, en pleine nuit.....	274
Chapitre 11 – Il était une fois un prince noctambule	281
Chapitre 12 – Il était une fois un prince indécis.....	301
Chapitre 13 – Il était une fois une princesse collante.....	321
Chapitre 14 – Il était une fois une princesse aux anges.....	367
Chapitre 15 – Il était une fois un prince heureux.....	399
Chapitre 16 – Il était une fois un prince qui aurait dû savoir.....	427
Chapitre 17 – Il était une fois un prince aux ailes brisées.....	453
Chapitre 18 – Il était une fois une princesse qui sortait de sa tour..	477
Et pendant ce temps, sur le toboggan.....	497
Chapitre 19 – Il était une fois un prince qui pouvait s'envoler.....	503
Bisou final	535
Remerciements.....	547

Mot de l'autrice :

De 8 à 13 ans, je voulais être un garçon. Je préférais mon second prénom, unisexe. Au marché, quand j'aidais papa, j'adorais que les clientes myopes me répondent : « Merci, jeune homme ! ». Je vendais entre autres des bagues pour enfants, enfin pour « petites filles ». Mais j'ai vu un nombre incalculable de tout petits garçons prendre des tapes sur la main, car ils passaient à leur doigt une bague dorée avec une coccinelle rose dessus. Et puis, au collège, moi aussi, j'ai eu des problèmes. Mais ce n'est pas ça qui m'a changée. Car j'avais le soutien des personnes les plus importantes pour moi. J'ai changé quand j'en ai eu envie ou besoin, et surtout comme j'en avais envie, et cela plusieurs fois dans ma vie.

Alors, soyez indulgentes avec Matty, il/elle n'a pas eu ma chance et « iel » a grand besoin de Chante-Neige pour se reconstruire.

Merci à ma maman de m'avoir toujours laissée être ce que je voulais être, même quand je lui ai annoncé que j'abandonnais ma carrière pour devenir écrivain.

Bonne lecture !

Chani

P.-S. J'ai écrit ces centaines de pages avec, dans les oreilles, du Placebo et plus particulièrement, leur version de *Running Up That Hill*, et, parfois, quand j'étais dans la tête du petit Tristan, *Girls Just Want To Have Fun* de Cyndi Lauper. Goonies oblige !



Chapitre 1 – Il était une fois un prince sous la neige

Grigri 1



Voilà ! Je le savais !

À midi passé, un vendredi, fin novembre, à l'ouverture officielle de la saison de Noël à Chante-Neige, il n'y a plus de place sur les parkings autour du marché de Noël, surtout pour un pick-up.

Oh pis, la faute à qui s'il n'y a jamais de place ici ?

Jonathan se gare en double file. Après tout, il n'en a pas pour longtemps et il est chargé. Il sort de l'habitacle sans prendre le temps d'attacher son manteau bien qu'il neigeotte. Pas de la vraie neige, non, juste une fine poudre virevoltante, étincelante et incessante, pour donner une ambiance féérique aux rues de Chante-Neige, ébahir les touristes et... agacer prodigieusement les gens qui travaillent.

Jonathan s'en va à l'arrière du pick-up. Il récupère sous une bâche quatre cartons qu'il entasse dans ses mains avec pour résultat qu'il ne voit plus où il va. Mais il est pressé.

Il s'engage d'un pas vif dans le labyrinthe de petits chalets du marché de Noël. Tandis qu'il serpente entre les allées décorées de guirlandes lumineuses tout en évitant les touristes, les remarques attentionnées des autres commerçants pleuvent :

— Hé, toi ! Si tu tombes et que tu t'emmêles dans mes fromages, je te mets mon pied au derrière !

— Attention ! Si tu accroches mes écharpes en baby alpaga, tu n'auras pas les moyens de les payer !

— Viens par là, m'acheter mes nouvelles bouteilles de sirop d'érable !

À cette dernière remarque, Jonathan se sauve. Il a reconnu la voix chevrotante de la mère Paulette, et il connaît le nouveau produit de l'érablière. Certes, sa famille a des chalets pour loger les touristes, et vu le montant de la location, ils méritent bien un petit panier d'accueil avec des produits locaux, mais pas des diamants à l'érable non plus. Jonathan sait qu'il n'est pas très doué en négociation, surtout contre cette vieille radine. Alors, face aux carafons en cristal contenant trois gouttes de sirop d'érable au modeste prix de 25 dollars pièce – prix d'ami –, il fuit courageusement.

Jonathan arrive ainsi sans perdre de plumes au stand familial. Il est accueilli par sa mère, qui déballe aussitôt les cartons. Sa mère a beau être, en théorie, d'une pure ascendance mi'kmaq, son visage en forme de cœur et ses yeux un peu bridés lui donnent une ressemblance avec le peuple inuit. Tandis que Jonathan, lui, avec sa peau cuivrée, ses pommettes saillantes, ses profonds yeux noirs et son nez droit, a la physionomie des Premières Nations du Canada vivant plus au sud. Il tient de son père.

Le doux visage de sa mère s'éclaire d'un air très avide tandis qu'elle déballe les breloques qui se vendent comme des petits pains en ce moment. Ce sont des pendentifs mi'kmaq, des colliers, des bracelets de bois et de plumes enrichis de petits rennes ou de petits lutins en... plastique. Des soi-disant porte-bonheurs mi'kmaq de Noël. Une idée de sa mère, dénuée de la moindre cohérence, qui aurait hérissé les cheveux de sa sœur, Sandra, si elle était au courant. Mais cela plaît beaucoup aux touristes et cela se vend presque aussi cher que le sirop d'érable en cristal. Alors, Jonathan n'a rien à dire.

Mais une petite blague ne mange pas de pain. Il lance :

— Prochaine étape du stand de bijoux traditionnels mi'kmaq, les boules de Noël *made in China*.

— Mais c'est traditionnel ! s'insurge sa mère en se renfrognant dans son anorak beige. C'est fait main à la maison de retraite de la communauté et c'est créé spécialement pour Noël ! Oh pis, tu m'agaces !

Juste de l'amour pour Noël

Elle lui tape sur l'épaule pour chasser son sourire ironique puis tente de le pousser pour le faire bouger, mais vu la stature de hockeyeur de Jonathan, elle peut toujours courir. Alors, sa mère lui désigne les breloques :

— Allez, mon fils, remets-moi ça en ordre. On s'est fait dévaliser.

Puis elle range ses mains bien au chaud dans ses poches et va s'asseoir derrière le stand, pelotonnée à côté de son chauffage électrique. La pauvre devient frileuse en vieillissant.

Jonathan n'ose pas dire qu'il a largement autre chose à faire ce matin que de réarranger des breloques synchrétiques. Comme toujours, il prend sur lui pour ne pas la contrarier. Il marmonne tout de même :

— J'ai compris ton plan. Si je suis en retard pour nourrir les chiens, ils vont traumatiser les touristes en hurlant à la lune. Tu pourras ensuite leur vendre des talismans protecteurs anti loup-garou.

Sa mère s'agace :

— Arrête de critiquer nos chiens ! Ce sont de braves bêtes ! Et arrête de te plaindre. Je compte bien prendre ma retraite, moi ! N'oublie pas que bientôt, ce sera à toi tout ça...

Elle a un geste large qui englobe tout le village. Et c'est presque vrai. Sa famille possède un domaine de traîneau à chien, des chalets en location, ainsi qu'un magasin et un stand au marché de Noël. Ainsi que des terres en veux-tu en voilà que sa sœur va sûrement trouver à valoriser pour augmenter encore la charge de travail. L'argent qui rentre pour faire vivre toute la famille sur quatre générations. De quoi payer la retraite du grand-père et des parents, de quoi payer des études à sa fille et assurer son avenir...

Non, Jonathan n'a pas à se plaindre. Alors, il cesse ses blagues. Sauf que si être dévoué et obéissant suffisait à avoir la paix, il le saurait.

Sa mère lance d'un air innocent :

— Au fait, tu sais que le petit Mattia va rentrer ? Tant qu'à moi, tu devrais...

— Qui ça ? demande Jonathan avec sincérité.

La phrase de sa mère finissait comme un ordre de tâche à accomplir. Il aurait pu feindre l'ignorance pour s'esquiver, mais vraiment, il ne voit pas de qui elle parle.

Sa mère s'agace :

— Mattia ! Tu étais à l'école avec lui ! Le fils du New-Yorkais ! La famille qui tient cet hôtel maudit ! Tu sais qu'on dit qu'à force de s'énerver, le New-Yorkais a fait une crise cardiaque ? Il est dans le coma ! Le club de tricot dit que comme l'année dernière, son fils va reprendre la gestion de l'hôtel pendant la convalescence de son père...

Jonathan n'ose pas dire que le coma est à la convalescence ce que la poutine¹ est à la salade verte. Ce serait de mauvais goût. Il se tait en tentant de rassembler ses souvenirs du Mattia en question. C'est vague, et ça date. Il se souvient d'un garçon à lunettes mis à l'écart dans la classe. Pas étonnant qu'il l'ait oublié. Jonathan se sent un peu coupable, mais sa mère continue son histoire :

— On ne peut pas rester comme ça entre voisins. Des procès, des diffamations, des coups bas. Il faut que ça s'arrête. Son père était infect et ne pensait qu'à raser la forêt pour son golf, mais le jeune est peut-être plus ouvert...

Ça, Jonathan en doute.

Tel père, tel fils... pense-t-il.

Jonathan a un temps d'arrêt en pensant à son propre père. Et surtout à son embonpoint et à ses cheveux dégarnis sur le front. Son père s'obstine à ne pas se raser la tête pour garder ses deux ridicules petites tresses autour de sa calvitie.

Brr...

Jonathan tire sur les cheveux noirs coupés courts de ses temps puis sur les plus longues mèches sur le dessus de son crâne. Ça tient bien. En théorie, à 29 ans, s'il a toujours ses cheveux, c'est qu'il est sauvé, non ?

— Jonathan ! Arrête de faire le pitre ! Oui, tu as l'air d'avoir dormi sur la corde à linge, mais ce n'est pas nouveau. Tu m'écoutes ?

¹ Spécialité québécoise de frites et de fromage fondu. Très régime, mais délicieux, surtout par une froide journée d'hiver à 20 degrés en dessous de zéro.

Juste de l'amour pour Noël

Il tourne la tête vers sa mère en exagérant son attention. Satisfaite, elle reprend son monologue :

— Et puis, avec le petit Mattia, vous étiez copains tous les deux quand vous étiez enfants. Je te dirai quand il arrive, tu devrais lui parl...

Un souvenir du « petit Mattia » surgit soudain dans la mémoire de Jonathan. Il arrête tout de suite sa mère :

— Vu que Zack lui jetait des cailloux et que je ne l'en ai jamais vraiment empêché, ça m'étonnerait que le petit Mattia garde un bon souvenir de moi.

— Vous avez fait quoi ?!

η⁰π⁰η

La tête horrifiée de sa mère est terrifiante. Jonathan baisse le nez comme s'il avait de nouveau 15 ans. Il se prend une belle tape sur l'épaule. Ce n'est pas cher payé.

Plutôt que de justifier un comportement peu pardonnable, Jonathan tente de dévier le sujet :

— Par contre, le petit Mattia, il adorait tellement Sandra qu'il la voyait dans sa soupe. En plus, sachant que les procès, les relations avec les associations écologistes et tout ça, c'est le domaine de ma sœur, et qu'elle arrive lundi, et que je suis nul en négociation, je pense, mais ce n'est que mon avis, je pense que Sandra devrait s'en occuper.

— Ta sœur ?!

Tête terrifiée de sa mère qui précise sa pensée :

— Ta sœur ? Négociateur ? Avec des gens qu'elle déteste, en plus ?

Son adorable pitbull de sœur... Sa petite sœur aussi douce qu'un lapin angora enragé...

Jonathan réprime son sourire ironique, mais sa mère le remarque et son ton se durcit :

— Arrête de me niaiser² ! Tu y vas dès que le petit Mattia arrive, c'est un ordre. Rien que pour t'excuser ! Mieux vaut tard que jamais ! Et sois content que le club de tricot ne sache pas à quelle heure il arrive, le petit Mattia, ou je t'enverrais le chercher à

² De te moquer (québécois).

l'aéroport avec une pancarte et un panier garni ! Fin de la discussion.

Et voilà, dans l'entreprise familiale des Clemens, les tâches ingrates dont personne ne veut, c'est toujours pour sa pomme. Jonathan a déjà à gérer les chalets, les approvisionner en bois, faire les mille réparations en urgence. C'est également lui qui doit gérer les stocks de la boutique, l'ouvrir et la fermer, car apparemment il est le seul à savoir manoeuvrer le rideau de fer... Mais le pire reste à venir. Bientôt, mi-décembre, le véritable enfer commencera avec des randonnées en traîneau tous les jours, toutes les trois heures, pour guider des touristes sur un lac certes magnifique, mais sur un parcours tellement emprunté que Jonathan n'arrive plus à y voir la moindre beauté...

Sa mère se détourne soudain :

— Bonjour ? Je peux vous aider ?

Une potentielle cliente s'est approchée. Jonathan n'insiste pas. Cela ne sert à rien de négocier avec sa mère. Et puis, il aimerait avoir le temps de se nourrir avant d'aller promener une vingtaine de chiens remuants plus proches du loup que du caniche, quoi qu'on en dise.

Avant de quitter le marché de Noël, il attrape sur un stand une barquette de poutine – offerte, encore heureux qu'il y ait des gens dans le village qui ne pensent pas qu'à l'argent. Tandis qu'il s'en retourne vers sa voiture, il savoure ses frites un peu molles, enduites de sauce à la viande, et parsemées de champignons et de bon fromage bien frais qui crisse sous la dent, le meilleur des fromages, celui de la ferme Grosjean.

Mauvaise surprise, il trouve un policier avec un calepin à la main à côté de son pick-up.

Bonne surprise, Jonathan reconnaît l'imposante stature, la courte barbe blonde et les yeux noisette de Léo Robin, le frère aîné de son ami d'enfance, et accessoirement, un copain aussi.

Jonathan a quasiment grandi avec Zack, le petit frère de Léo. Quand Zack a quitté le village, des années auparavant, naturellement, Jonathan s'est rapproché du grand frère. Surtout que Léo est quelqu'un de pince-sans-rire et assez drôle, toujours là quand on a besoin de lui. Alors, ce policier massif qui prend un air

Juste de l'amour pour Noël

contrarié ne l'impressionne pas plus que cela. Surtout que le grand blond semble un peu pressé sous son chapeau de ranger qui fait couleur locale, mais qui ne protège pas les oreilles du froid. Et Jonathan sait à quel point ils sont frileux dans la famille Robin et à quel point son ami doit avoir envie de retourner au chaud.

Par contre, le carnet pour coller des amendes, ouvert et prêt à sévir, c'est un peu plus inquiétant déjà...

Léo pose les mains sur ses hanches un peu à l'étroit dans son uniforme kaki serré aux entournures. Il s'offusque :

— Enfin, John ? Si c'était Zack, je lui aurais déjà collé cinq tickets !

Jonathan s'est malencontreusement garé à cheval sur un passage piéton et une sortie d'eau pour les pompiers. Mais cinq, c'est un peu cher payé... Surtout que depuis qu'il s'est séparé de la mère de sa fille, l'argent fuit de tous les côtés. Jonathan joue la carte de la pitié :

— Désolé, Léo, mais ma mère capotait³ complètement, j'étais vraiment pressé et tu sais, avec...

Jonathan baisse la voix :

— Avec l'histoire de ma femme, à cause de Maria, je n'ai plus toute ma tête...

L'expression du policier s'adoucit aussitôt. La commisération se peint sur ses traits de lion croisé nounours :

— Maria ne t'a toujours pas laissé revenir chez toi ? Tu as pu voir ta fille ?

Repenser à cette femme implacable, à qui il a tout donné et qui lui a volé sa fille en retour glace Jonathan au fond de lui. Il regrette aussitôt d'avoir mis son drame marital sur le tapis pour esquiver une amende. Mais cela fait des semaines qu'ils n'ont pas bu un verre tous les deux, des semaines que Jonathan ne sort pas à cause du domaine familial, des semaines qu'il ne peut rien dire à sa famille pour ne pas les angoisser. Des semaines qu'il ne s'est confié à personne. Il craque :

— Elle veut emmener Hope à Vancouver ! Je ne sais même pas ce qu'elle va aller faire à Vancouver ? C'est à l'autre bout du pays ! Elle

³ Perdait son calme (québécois).

n'a pas de famille ! C'est ma mère, c'est mon père, sa famille ! Elle s'en sortira comment avec ma fille, toute seule, quand elle travaillera ?

Jonathan sombre dans le désespoir de perdre l'être auquel il tient le plus : son petit bout de chou de fille de 3 ans, aux grands yeux noirs, au sourire lumineux et aux mâchoires d'acier...

Mais son épaule est soudain déboîtée. La grande patte de Léo s'abat sur lui pour le réconforter :

— Ça va aller, sois patient, elle va changer d'avis, tu es un homme bien, elle le sait, elle ne peut pas te faire ça.

À quoi ça sert d'être quelqu'un de bien ? Qu'est-ce qu'elle attendait de plus ?

L'amertume l'envahit :

— Je lui ai toujours tout cédé. J'ai failli me brouiller avec ma sœur pour lui donner tout ce qu'elle voulait. La comptabilité du domaine, la gestion. J'ai toujours tout fait pour elle. Je ne lui ai jamais crié dessus, moi. J'ai vraiment tout fait pour la rendre heureuse, mais...

— Mais tu ne l'aimais pas.

Jonathan allait juste dire « *mais elle n'était jamais contente* ».

Alors, oui, il ne l'aimait pas. Mais personne n'est censé le savoir. John ne se rappelle pas l'avoir dit à quelqu'un d'autre que sa sœur. Il ne pensait pas que Sandra, aussi soupe au lait soit-elle, trahirait ainsi son plus grand secret. Mais comment aurait-elle pu le dire à Léo, alors qu'elle n'est presque pas revenue au village en deux ans ?

Les yeux de Jonathan se rétrécissent d'un air incisif :

— Qui t'a dit ça ?

Le massif policier range son calepin et soulève son chapeau pour se gratter le crâne :

— Je ne sais plus... Ah, au fait, John, tu n'as pas une idée de cadeau incassable ?

Jonathan se fait avoir comme un bleu :

— Pour Zack ?

— Non, pour ma petite sœur. Son mari n'arrête pas de dire qu'elle est la réincarnation d'un guerrier viking et je commence à le croire.

Elle a pétié trois casques en deux ans. Zack, lui, ce sont les tablettes tactiles et...

Et naturellement, Léo commence à se plaindre de sa famille.

John n'aurait jamais imaginé que cet homme franc, un policier de surcroît, puisse être si roublard. Alors, il croise les bras avec un air intransigeant :

— Ne change pas de sujet. Qui t'a dit que je n'aimais pas ma femme ? C'est ma sœur ? C'est Zack ? Sandra l'a dit à Zack qui te l'a dit ?

C'est le scénario le plus plausible, sa sœur ayant malencontreusement épousé Zack pour le suivre en Californie et sachant que, bien évidemment, elle dit tout à son mari et que les deux frères doivent discuter de temps en temps au téléphone...

Léo défend aussitôt Sandra :

— Mais non, John ! C'est peut-être une collègue, en salle café, qui l'a dit alors que quelqu'un critiquait ta femme. Pour reparler de cadeaux de Noël, pour mon fils, j'ai un problème de frais de port avec ses trucs qui viennent de Corée...

John prend un air vraiment fâché, sourcils froncés et tout :

— Une collègue ? Mais alors, tout le village est au courant de nos histoires ? Vraiment, une collègue ?

— Alors... Peut-être pas... Ah !

Le visage de Léo s'illumine soudain :

— Mais c'est toi qui me l'as dit ! L'année dernière, presque à cet endroit, je me rappelle, tu m'as mis en garde sur le fait qu'il ne fallait pas épouser une femme qu'on n'aimait pas, tu as fait des allusions à Maria. Je m'en souviens !

C'est vrai. Jonathan s'en souvient maintenant. L'année dernière, Léo, l'éternel père célibataire en deuil, se cherchait une compagne pour l'aider à élever son fils. Jonathan l'avait mis en garde et il avait été plutôt explicite en faisant référence à sa propre situation. Car Jonathan n'a jamais aimé Maria, c'est vrai. Seulement, quand elle est tombée enceinte, quel choix avait-il à part assumer ?

Jonathan se rend soudain compte qu'il existe un scénario encore plus plausible qui expliquerait comment tout le village en vient à

être au courant de ses déboires maritiaux. Car, c'est un fait, tout le village est au courant. Léo a été trop précis avec son histoire de collègue qui défendait Maria en salle café.

Jonathan demande d'un air accusateur :

— Et je peux savoir comment tes collègues sont au courant ? Tu ne l'as pas dit à Éliisa, j'espère ?

Éliisa étant la nouvelle compagne de Léo, connue pour fréquenter le club de tricot aussi appelé le repère des commères de Chante-Neige.

Les yeux noisette pourtant assez petits de Léo s'agrandissent tandis que sa bouche se pince comme pour la retenir de trahir un secret. Trop tard. Jonathan a compris le fin mot de l'histoire :

— Tu l'as dit à ta femme ! Qui l'a répété au club de tricot et maintenant, tout le village est au courant !

Alors que John désigne le village entier d'un geste ample et très agacé, Léo s'enfuit. Le brave, courageux et intègre policier ressort son calepin pour courir après un touriste qui traverse en dehors des clous.

Jonathan reste une seconde à le regarder presser le pas avec son lourd attirail de policier à la ceinture, un poids qui lui donne toujours des douleurs de dos. John n'est pas vraiment en colère contre cet ami sincère et fidèle. Il est juste très fatigué. Apprendre que sa vie privée fait la une du club de tricot, c'est un peu cher payé pour éviter une amende.

Bientôt, la peur et la tristesse s'emparent de lui. Car il vient de se souvenir que son ex-compagne va emmener sa fille à l'autre bout du continent. Elle va emporter sa lumière, son bonheur, pour le punir. Alors que son seul crime est d'avoir voulu rendre heureuse une femme qu'il n'aimait pas, mais qui voulait désespérément un enfant et une famille, une femme qui avait souffert et qui méritait le bonheur.

La colère et le chagrin lui montent aux yeux. Alors, il se détourne et repart vers ses mille occupations.

Être occupé reste la meilleure façon de ne pas penser.

Juste de l'amour pour Noël

Inconsciemment, Jonathan se demande quand arrive le New-Yorkais. Cette histoire de négociations lui donnera peut-être une excuse pour s'échapper un peu de son quotidien.



Grigri ?



La musique rythmée, dont les basses rappellent le galop d'un cheval, la boucle hypnotique de cette transe rock dont la phrase mélodique donne l'impression de ne faire que monter, la voix vibrante et éraillée de l'homme qui chante... Le tout forme un véritable envoûtement. Les rires et les éclats de voix de son cercle d'amis ne font qu'ajouter une note de vie à cette musique issue d'un autre monde.

Adossé à la banquette de cuir usé qui date peut-être bien de la prohibition, la tête rejetée en arrière posée sur des guirlandes froufrouantes, Mattia a fermé les yeux.

Il est épuisé, il n'aurait pas dû sortir ce vendredi soir. Sa semaine a été trop intense ; encore une. Être au bureau à 8 h, y rester jusqu'à près de 22 h en ne se sustentant que de baguets rapportés par un stagiaire. Passer ses soirées à préparer ses plaidoiries et passer ses journées à enchaîner les procès, mineurs, sans faste, inintéressants, plaider sans enjeu, sans gloire, sans reconnaissance.

Mais après tout, il est encore si débutant dans le métier. Six années d'études, deux ans de stages, deux ans de mise à l'épreuve. Et toujours junior.

La patience n'a jamais été son fort. Et pourtant, il s'est accroché si fort. Pourquoi ?

Pour l'argent, idiot. Tu feras quoi sans argent ?

L'argent permet de tout acheter. La gloire, le confort, la beauté, les amants et même l'amitié.

Mattia se voit dans dix ans à la tête de son propre cabinet d'avocat, habillé comme il en a envie sans que personne n'y trouve rien à redire. C'est ce rêve qui lui permet de tenir.

La migraine ophtalmique lui saisit soudain le crâne, juste derrière les yeux. Mattia revient en avant et se masse les tempes.

— Ça va, Matt ?

Il rouvre les yeux et sourit à la ronde, pas tout à fait sûr de qui a parlé, entre la musique trop forte, la fatigue et l'alcool qui déforment ses perceptions, mais surtout à cause de ses lentilles colorées qui corrigent très mal sa myopie. Il devrait chercher à reconnaître les visages, mais sa vision altérée lui fait d'abord remarquer l'ambiance de Noël de leur bar préféré. Les guirlandes de toutes les couleurs sur les murs, sous le vieux comptoir de zinc rétro et sur les bouteilles alignées devant le grand miroir le font sourire. Mais ce n'est pas encore assez. Il voudrait plus de guirlandes, plus de kitsch, plus d'esprit de Noël, le *spirit*.

Mattia a grandi dans un village qui semblait tout droit sorti d'un conte de fées. C'est bien la seule chose qu'il regrette de sa jeunesse : les décorations de Noël. Cela et les gâteaux de sa grand-mère, et son sapin à l'ancienne avec des bonhommes en pain d'épice et des sucres candis suspendus aux branches, et fêter Noël avec elle. Depuis que sa grand-mère est partie, Mattia n'a pas eu un seul vrai Noël. Cette année ne fera pas exception. Le 24 décembre, il se cherchera une soirée à la musique électro pour faire passer la solitude et oublier quel jour on est...

— Matt ? redemande quelqu'un.

Par un effort de volonté, il évacue sa nostalgie et fait l'effort de se focaliser sur ses amis. Sur la banquette d'en face, deux filles lui sourient, dont une qui est née homme, mais qui a un très bon *passing*. Toutes deux sont adorables, bien que peu apprêtées. À côté d'elles, un gars au style très artiste new-yorkais, avec la coupe métrosexuelle, les lunettes et le foulard de l'intellectuel, a un air tout aussi enjoué que les filles.

Dans ce groupe, tout le monde est toujours bienveillant avec Mattia. À part la femme à sa gauche sur la banquette, une nana au

Juste de l'amour pour Noël

style gothico-punk un peu queer, *gender fuck*, avec des cheveux courts et hérissés, des couleurs sombres et un jean déchiré. Seule cette personne, qui fut un jour sa meilleure amie avant de le trahir, n'est pas bienveillante ici.

Mattia évite de croiser son regard, même s'il a maintenant la certitude que c'est elle qui lui a adressé la parole. Il sourit à ses amis en face et commence à leur parler de sa semaine de misère. Il cherche juste à tuer le temps en attendant de croiser un regard qui lui plaira dans le bar, en attendant de trouver quelqu'un avec qui partir, en attendant de trouver encore une raison de ne pas dormir cette nuit, alors qu'il est épuisé.

Mais Mattia n'a pas envie de rester là, pas lorsque *lui* sera là. Il lui faut une excuse.

Son téléphone vibre soudain.

C'est Noah ? Pourquoi il est en retard comme ça ?

Mattia fouille dans la poche de son gilet de laine à grosses mailles pour récupérer son téléphone. Il observe l'écran, espérant voir apparaître la photo de son ami de fac, aussi appelé le plus bel homme sur terre, mais il lit :

« La Mère ».

Sans photo. Impossible de mettre sa photo. Rien que la vue du visage illuminé par la bêtise de sa mère l'a toujours mis sur les nerfs. Alors, Mattia reste à contempler ce mot vide de sens sur l'écran de l'appareil qui vibre obstinément. En observant le journal d'appels, Mattia se rend compte que sa mère a tenté de le contacter toute la journée. Mais il avait mis son téléphone personnel en mode « ne pas déranger ».

Alors que la traîtresse à sa gauche se penche pour regarder son écran, pour espionner, Mattia remet le téléphone dans la poche de son gilet. La vibration cesse et recommence aussitôt. Sa mère ne laisse pas de message. Elle veut lui parler. Vraiment. Depuis ce matin.

Une vague d'angoisse saisit Mattia.

Ce n'est ni son anniversaire, ni le jour de Noël.

Depuis des années, sa mère ne l'appelle plus sans bonne raison.

Il est arrivé quelque chose au père ? C'est ça ?

Mattia réfléchit à toute vitesse : on est quand ? Le 25 novembre. C'est à peu près à la même période chargée, juste avant l'ouverture de la saison touristique, que, l'année dernière, son père a eu « une alerte ». Sa vue qui s'est obscurcie un instant, sans raison, qui a fait soupçonner un problème vasculaire. Et les opérations préventives qui l'ont cloué au lit pour un mois. C'est à peu près à cette période que, l'année dernière, sa mère l'a convaincu de revenir s'occuper de l'hôtel de luxe que son grand-père a bâti avec des fonds douteux dans leur petit village au fin fond du Québec. C'est à peu près à cette période que le clash final avec son père a eu lieu, que son histoire familiale s'est finie, enfin.

Alors, si sa mère l'appelle, c'est qu'il y a une bonne raison...

L'angoisse ne le lâche plus. Mattia ne sait pas ce qui l'angoisse le plus. Que son père soit de nouveau à l'hôpital, qu'il soit mort ou, au contraire, qu'il veuille lui parler...

Pourtant, Mattia doit décrocher. Il n'est pas du genre à fuir les conflits. Il se lève d'un bond. Mauvaise idée, il chancelle sur ses talons. Sa jupe au tissu fleuri s'envole pour venir doucement caresser la bière et les tacos sur la table. Il grimace.

Quelle idée de mettre une robe aujourd'hui...

C'est toujours comme ça avec lui, dans les milieux *LGBT-enby-friendly*, il ressent le besoin d'en faire trop. Les femmes se sont battues pendant des siècles pour porter des pantalons et lui, il a fallu qu'il se tape deux heures de transport et de maquillage, juste pour arriver en belle nana ce soir et pour, accessoirement, salir sa robe à deux cents dollars et se congeler les pieds sur ses talons à trois cents dollars.

Mais il fait mine de rien. Sauf qu'à sa gauche, celle qui l'a trahi et qui épie ses moindres faits et gestes, Stella, lui lance :

— T'avais qu'à venir en costume au lieu d'arriver en retard. Je te préfère en businessman sexy à tendance avocat du diable.

Des rires gênés retentissent autour de la table. On n'est pas censé remettre en question ses choix vestimentaires ici.

Mattia rétorque :

— Est-ce que je te demande s'il y a un pitbull à l'entrée, moi ?

Juste de l'amour pour Noël

À la tête que font leurs amis, Mattia réalise que personne n'a compris sa blague. Il a un geste du menton méprisant pour le pantalon lacéré de partout de la jeune femme. Stella est la seule à rire. Mais ce n'était pas le but de la manœuvre.

Il a un soupir expressément soulé puis se raccroche à la table de vieux bois ciré pour lui montrer ses fesses en passant devant elle. Il n'a vraiment pas envie de voir sa tête de traîtresse.

Mais un gros godillot noir, plein de boucles de métal, de sangles de cuir et de lacets apparaît sur le bord de la table. Son ancienne amie lui bouche le passage avec sa chaussure et sa jambe. Mattia est bien forcé de plonger son regard dans celui de la jeune femme au maquillage charbonneux de rockstar masculine des années quatre-vingt. Stella le toise d'en bas.

Un de leurs amis intervient :

— Stella... arrête. Tu vois bien qu'iel a besoin de passer ?

Mais Stella réclame :

— Tu as un problème ? Pourquoi tu fais cette tête ? Qui t'appelle ?

Qui m'appelle ? Elle a peur que ce soit Noah ?

Il sait que c'est de la jalousie. Une jalousie hors de propos. Car c'est Mattia qui les a présentés tous les deux. Quelle erreur il a faite !

Ramener son ami de fac, son collègue de bureau, son amour impossible, dans son groupe de copains rencontrés dans un tournoi de volley spécial LGBT. Fusionner son cercle social avec son garde-fou, son épaule de toujours pour pleurer. Cette épaule large et rassurante qui maintenant appartient à celle qu'il croyait être son amie.

Mattia rajuste l'opulente chevelure de sa perruque blonde et lui sourit :

— Chérie, tu me laisses passer et tu me gardes ma place ?

— Si tu n'avais pas mis une jupe et des talons stupides, tu pourrais me sauter.

Elle a dit cela en anglais évidemment. Mattia a bien une blague qui lui vient en français, mais il n'est pas tout à fait sûr que la tournure rende en anglais comme elle sonne pour lui.

Tant pis, il la dit quand même :

— Je n'ai pas envie de « te sauter », chérie. Tu sais bien qu'on joue dans la même équipe. Sois gentille, tu ne vas pas me voler ma place en plus de m'avoir piqué mon homme ?

La traîtresse pique un fard pendant que d'autres ont des rires gênés. Elle enlève son pied et Mattia recouvre sa liberté.

Il s'extirpe de leur carré et traverse le vieux bar des années cinquante pour atteindre l'étroit escalier dont il gravit les marches. Il émerge d'une porte dissimulée derrière le comptoir d'une boutique de barbier.

Retrouvant toute sa concentration, maintenant que la musique est restée derrière la porte dérobée, Mattia reprend de l'assurance sur ses talons. Il traverse la boutique typique avec ses fauteuils de coiffeur à l'ancienne, bordés de vieux cuir, vides à cette heure. Il pousse la porte de verre et émerge dans la rue enneigée et illuminée.

Tandis que le froid mord son cou non protégé par son gilet, le regard de Mattia se porte sur l'angle de la neuvième avenue du quartier de Chelsea. Inconsciemment, il cherche des repères rassurants dans cette typique rue new-yorkaise : ses bas immeubles de brique rouge, ses lampadaires, les grandes guirlandes lumineuses pendues au-dessus de la rue, la foule bigarrée qui se presse dans l'avenue, la vitrine d'un restaurant indien, une galerie d'art...

Tandis qu'il lance la communication pour appeler sa mère, son regard est attiré vers les toiles et les sculptures qu'il a l'impression d'avoir vues dans mille autres galeries.

Son père aimait l'art. Pas comme un homme sensible qui ressent ce que l'artiste a tenté de transmettre. Non, comme un riche parvenu qui veut se la jouer en société, un orgueilleux qui veut toujours se placer au-dessus des autres, qui veut toujours avoir raison.

Mattia se rappelle enfin :

Son golf ! Son bras de fer de trente ans ! Il a dû recevoir le verdict !

Son père veut depuis toujours raser la forêt autour de leur hôtel au fin fond du Canada. Il est empêtré depuis des années dans un

Juste de l'amour pour Noël

énième procès interminable avec leurs voisins, une famille autochtone, qui est soutenue par des associations écologistes.

Mattia se remémore les plaintes continuelles du père sur la justice partielle. Voilà pourquoi son fils voulait devenir avocat depuis qu'il était tout petit. Pour aider le père.

Ce qu'on est stupide quand on est enfant. Aimer inconditionnellement, attendre comme un chien des miettes de l'amour d'imbéciles qui ne vous aimeront jamais.

Quelle ironie du sort. Cet homme qu'il a juré de ne plus revoir, cet homme qui a juré qu'il ne voulait plus jamais le revoir, c'est pour lui que Mattia est devenu avocat. Alors que la sonnerie d'appel retentit de nouveau, Mattia porte le téléphone à son oreille en pensant :

Je vais changer de métier. C'est décidé.

Mais il sait très bien que ce serait un suicide de carrière. Neuf ans de sacrifices : il serait fou de tout abandonner.

Alors que ça décroche, il demande en contenant son agacement :

— Bonjour, maman, tu veux quoi ?

En retour, il n'obtient qu'un sanglot. Puis quelques mots désarticulés, désespérés, paniqués :

— Mon bébé...

Une chape de glace s'abat sur son cœur.

Ça y est, cette fois, il est mort.

Une part de lui ne peut que penser : « *Bon débarras* ». Tandis que l'autre part de lui, la plus infantile, hurle à l'injustice, car il y a quelque chose qu'il attendait encore de cet homme, qu'il a toujours attendu de lui...

À travers le tissu léger de sa robe, Mattia saisit la médaille qu'il porte toujours à son cou. Il dit :

— C'est papa.

Sa mère retrouve l'usage de sa voix :

— C'est une crise cardiaque, Mattia ! C'est de leur faute ! Quand il a ouvert le courrier de la cour, il a fait une telle crise de rage. Et il s'est écroulé ! Il est dans le coma ! Les docteurs refusent de me dire

quand il se réveillera ! Pourquoi ils ne veulent pas me dire quand il se réveillera ?

Mattia avale la boule hérissée d'épines qui est née dans sa gorge. Il sent sa pomme d'Adam s'abaisser. Cette petite pomme d'Adam diminuée par les quelques hormones qu'il a prises à 20 ans et par sa faible constitution, mais qui est toujours là et qu'il déteste. Il répond :

— Parce qu'ils ne savent pas, maman. Il est hospitalisé où ?

— Tu vas venir ? Tu viens ! Oh, mon bébé ! Viens vite !

Les possibilités, les hypothèses, les concessions, les scénarios défilent à toute allure dans la tête de Mattia. Il répond finalement :

— Non, je ne viens pas, je veux juste savoir où il est, s'il est pris en main par de bons spécialistes ; je peux le faire transférer, tu sais.

— Il a déjà été transféré à l'institut universitaire de cardiologie de Québec.

Très bien. De toute façon, de ce que Mattia en sait, ce sont les premières minutes qui comptent, pas les dernières.

Les dés du destin ont déjà été jetés.

Cette pensée lui rend un semblant de calme. Il demande :

— Tu veux quoi ?

À part de l'espoir et du soutien qu'il est incapable de lui offrir.

— Il faut que tu reviennes, mon bébé. L'hôtel, je n'y arriverai pas. Ton père savait cadrer son personnel. Ils vont profiter de moi, je le sais. Le maître d'hôtel refuse de m'écouter, il dit que c'est à toi de reprendre la gestion, pas à moi ! Et les fournisseurs ! Ton père n'est à l'hôpital que depuis deux jours et j'ai déjà reçu une lettre de l'érablière qui veut augmenter le prix du sirop d'érable !

Mattia a un sourire cynique en pensant à la vieille radine qui tient l'érablière. Il la revoit à l'arrière de son restaurant, pendant le temps des sucres. Tandis que la mère Paulette étalait des lignes de sirop d'érable chaud et épaissi sur la neige du bac, elle réclamait une pièce aux enfants qui voulaient une sucette alors que leurs parents avaient déjà payé le repas...

La mémoire du goût sucré, boisé et intense du sirop caramélisé apparaît sur sa langue. Un souvenir en appelant un autre, lui revient

Juste de l'amour pour Noël

l'image des érables à l'automne, après les premières neiges immaculées, ces arbres à la couronne de feuilles au rouge flamboyant sur un ciel d'un bleu magique et au pied enraciné dans un blanc pur.

Son regard se perd sur la neige sale de la rue trop fréquentée. Son nez se fronce de dégoût. Sa mère le ramène à la réalité :

— Ton père va être tellement en colère quand il se réveillera si j'ai tout gâché ! Occupe-toi de l'hôtel, mon bébé !

Mattia a pourtant tenté l'année dernière de tout gérer pendant la convalescence de son père, comme un bon fils, ou plutôt une « espèce de fille dénaturée », comme aimait à le dire son père. Mattia réplique avec amertume :

— Le père sera bien plus en colère s'il apprend que j'ai touché à ses affaires. Ne t'inquiète pas, les mauvaises herbes, on ne s'en débarrasse pas comme ça. Il va se réveiller et il remettra les choses en ordre quand il rentrera.

— Tu crois ?

L'espoir dans le ton stupide de sa mère lui fait mal. Il sait bien que les chances sont très minces.

— Mais tu vas venir le voir, hein ? Je suis sûre qu'il t'attend pour se réveiller !

La colère prend le pas sur tous les autres sentiments :

— Il m'attend ?! Il ne veut plus jamais me voir ! Et il m'a déshérité ! Pourquoi j'irais gérer un hôtel qui ne m'appartiendra jamais ? Pour lui payer une infirmière personnelle ? Mais il a dit que je n'étais plus son fils ! Pourquoi je ferais ça pour lui ?

— Parce que c'est ton père. Et parce que moi, je n'ai pas la force de gérer ça. Je t'aime, mon bébé, j'ai été gentille. Je ne t'ai plus embêté avec les thérapies...

Ce simple mot lui met les nerfs à vif. Ça y est, tout son self-control et toute sa capacité à raisonner sont balayés. Mattia crie d'une voix stridente, qui faisait toujours la honte de son père :

— Tu ne comprends toujours pas le mal que vous m'avez fait ?! Mais pourquoi je devrais vous aider, moi ! Pourquoi ?!

Nouveau sanglot de sa mère. Il hait ses larmes. Pourquoi n'arrive-t-il pas à la haïr, elle ? Il devrait, vraiment. Tout serait plus simple, ainsi.

Les doigts de Mattia se serrent sur sa médaille qu'il n'a pas lâchée. La médaille de saint Benoît de sa grand-mère, qui aimait son petit-fils autant qu'elle aimait son fils, « *avec leurs qualités et leurs défauts* ».

Alors, Mattia cherche, au fond de son cœur, un reste de sentiments pour son père. Les conventions lui ordonnent de ressentir quelque chose. Il se raccroche à cette vague tristesse, née de l'image de son père quand Mattia était tout petit : cet homme aux yeux clairs qui lui ébouriffe les cheveux après qu'il a réussi à faire du vélo « comme un grand ». Le souvenir de son père à la remise des diplômes du lycée, qui a pris sur son emploi du temps chargé pour lui taper virilement dans le dos. Son père qu'il n'avait pas vu depuis un an, mais qui était fier qu'il finisse major de promo.

Puis il tente de refouler tous les autres souvenirs de son père. Tous. Car les autres ne sont que déceptions, chagrins et peurs. Mais un souvenir plus puissant que les autres s'impose à son esprit, des mots prononcés l'année dernière qui ont jeté le glas entre eux : « *Tu n'es pas mon fils, tu n'es qu'une fille dénaturée* ».

— Mattia... Il ne le fera pas. L'hôtel sera à toi ; alors, la moindre des choses est que tu t'en occupes quand ton père est malade. Tu ne veux pas venir le voir, d'accord, mais tu ne peux pas laisser s'écrouler tout ce que ton grand-père et ton père ont construit...

Et encore l'agacement ultime, cette incapacité à se contrôler qui le fait crier :

— Et moi ?! Ce que j'ai construit ici, ça compte ? J'ai enfin un vrai poste au cabinet ! Tu sais comment j'ai souffert pour mes études, le barreau, la course aux stages ! Je fais quoi ? Je démissionne et je plante tout ça, là ?

Le ton de sa mère se fait plus ferme quelques secondes :

— S'ils ne sont pas capables de comprendre une urgence familiale, alors, tu trouveras de meilleurs employeurs !

Juste de l'amour pour Noël

L'instant d'après, elle redevient l'être désespéré et suppliant qu'elle est toujours avec lui :

— Reviens, mon bébé, on a besoin de toi. Et ça te fera du bien de te reposer à Chante-Neige. Tu m'as l'air épuisé. Je t'aime, tu sais.

— Je sais, concède Mattia.

Même si l'amour est parfois plus nocif que la haine.

— Merci, mon bébé. À bientôt, alors !

Il raccroche sans répondre. Mattia reste stupéfait à fixer le vague de la rue. Sa mère lui demande si simplement de renoncer à tout ce qu'il a construit ici et elle croit fermement qu'il le fera...

Sa stupeur est cassée lorsque Noah passe sur le trottoir pour entrer dans la boutique de barbier d'un pas pressé. Mattia détaille machinalement son allure athlétique, sa peau chocolat, ses cheveux nattés qui réussissent l'exploit d'être classe sur son manteau de cachemire de businessman. Un manteau que Mattia lui a offert quand Noah a rejoint la même entreprise que lui. Ils étaient censés progresser ensemble et finir par monter leur propre cabinet. Un rêve qui sera bientôt dissout dans la brume des espoirs révolus.

Son ami le repère enfin. Il lui offre un coucou lointain de la main, car il est pressé de retrouver cette femme que Mattia lui a bêtement présentée. Noah, l'âme sœur de Mattia, et Stella, son amie, son étoile. Les deux êtres que Mattia aimait le plus et qui ne lui ont jamais rendu son amour, qui n'ont plus rien à lui rendre maintenant qu'ils se sont trouvés et qu'ils n'ont plus besoin de lui.

Y a-t-il déjà eu quelqu'un qui avait besoin de lui, quelqu'un pour l'aimer ?

Son cœur se serre.

Qu'est-ce que j'ai construit ici, au fait ?

Un nid de crabes, voilà ce qu'il a construit ici.

D'anciens camarades d'université et des collègues de travail qui n'ont aucune idée de qui il est vraiment et dont il craint le jugement. Un cercle d'amis qui l'acceptent comme il est, mais son cocon est devenu un enfer de regrets. Une ville trépidante qu'il adorait, mais qui le ronge comme un vampire. Un travail qui réclame sans cesse plus d'heures supplémentaires à mesure que la paie augmente. Les sorties qui réclament toujours plus d'énergie à

mesure que le travail augmente. Son superbe loft dans la partie chic de Brooklyn, juste de l'autre côté du pont, mais à une heure de sa firme à Manhattan en épuisants transports en commun. Ces nuits au sommeil agité, angoissé, seul, toujours seul avec l'insomnie. Et enfin, ce qui est peut-être le pire de tout ici... Les New-Yorkais.

Un homme passe en le bousculant. Le téléphone de Mattia tombe dans la « sloche », la neige fondue et sale au bord du trottoir. Parce que Mattia n'a toujours pas retrouvé sa patience, il s'écrie d'une voix mal maîtrisée, pas assez féminine pour sa jolie robe :

— Oh ! Tu pourrais t'excuser, espèce de macaque mal léché de New-Yorkais !

En français. Tant mieux, l'autre n'a compris que le ton et lui réplique un « *sorry* », pressé.

Tout le monde est toujours pressé ici.

Encore une fois lui revient le souvenir de Chante-Neige avec l'image apaisante des décorations de Noël dans les vitrines des boutiques aux façades de bois sculpté. Le village doit être si beau en cette saison... La neige, partout, blanche, immaculée sur les grands lacs gelés ou sur les congères contre les étals du marché de Noël. Alors, même si Mattia croyait la détester, il se souvient de son enfance au village avec les autres gamins tandis qu'ils couraient sur les trottoirs du village ou entre les sapins dans la forêt. Tous ces anciens amis ou ennemis, les filles ou les garçons, qui tombaient tous d'accord pour profiter des gâteaux de sa grand-mère qu'il rapportait à l'heure du goûter pour se faire aimer.

Malgré les accrochages inévitables pour un jeune garçon à lunettes trop efféminé, cette période a parfois été la plus insouciante de sa vie.

Un doux regret l'envahit. La nostalgie. Mais aussi l'espoir.

Il ne peut s'empêcher de se demander ce que sont devenus les gamins qu'il a laissés là-bas.

Surtout un.

Souvenirs d'yeux noirs et profonds, toujours moqueurs, mais tout de même bienveillants.

Juste de l'amour pour Noël

Il s'appelait Jonathan. Il était encore plus beau et rayonnant que Noah. Mais encore plus inaccessible. Car il était gardé par un bulldozer.

Pourquoi je n'aime que l'inaccessible au fait ?

Mattia secoue la tête pour chasser cette question parasite. Le dilemme du moment n'est pas là.

Est-ce qu'il doit tout abandonner pour rentrer à Chante-Neige, sauver son possible héritage et tenter une dernière fois de recoller les morceaux avec son père et sa mère ?

Mais pour quoi faire ?

Oui, pourquoi ? pense-t-il encore alors qu'il envoie un e-mail aux associés pour poser un congé sans solde à durée indéterminée.

Parmi toute la faune de New-Yorkais, s'il y a bien une espèce plus pressée que les autres, c'est celle de ses patrons. Alors, il tape un message lapidaire, sans même de « bonjour » :

« Mon père est dans le coma.

Je ne sais pas quand il va se réveiller.

Je dois gérer ses affaires jusqu'à nouvel ordre.

Je vais faire de mon mieux pour les transferts de dossiers.

Désolé et merci pour votre confiance pendant toutes ces années.

Et la signature réglementaire, automatique :

Mattia Santi,

Avocat du barreau de New York,

Cabinet W. T. & A. »

Suivie de ses numéros de téléphone portable, fixe, fax – même si plus personne ne l'utilise – et du numéro de son assistante juridique ainsi que du standard – au cas où il serait en réunion et que son assistante soit aux toilettes.

Il ne manquerait plus que ses horaires d'ouverture : 8J/7, 25H/24.

Sa mère a peut-être raison en vérité...

De petites vacances à Chante-Neige me feront du bien.

Mattia sort de sa poche un porte-clé récupéré dans la boutique de l'hôtel des années auparavant. Il contemple le sourire de Kopitou,

Chani Brooks

la mascotte du village, un castor en peluche au tee-shirt rouge et à la tête bien niaise. Une invention purement marketing, pourtant parfaite.

Un sourire s'épanouit sur les lèvres de Mattia. Il décide que sa première action sera de commander pour mille dollars de décorations de Noël, car à coup sûr, l'hôtel doit être sinistre.

Quitte à être seul à Noël, autant être entouré de chocolats chauds et de guirlandes lumineuses.



Chapitre 2 – Il était une fois un prince aux pattes pleines de sucre

Brunch 1



Jonathan patiente depuis bien un quart d'heure sur les dalles de marbre blanc, devant le comptoir de granit noir veiné de quartz de la réception. C'est Gérard, le vieux maître d'hôtel, qui assure l'accueil en ce dimanche après-midi, sûrement car il n'a rien de mieux à faire.

Gérard est un Chante-Neigeois obséquieux originaire de France, arrivé il y a cinquante ans et jamais reparti. Le vieil homme fait des cachotteries et du chichi avant de déranger le « petit président » qui dort encore dans sa chambre d'hôtel.

Jonathan regrette :

Mais qu'est-ce qui m'a pris de venir un dimanche après-midi ?

Déranger un homme qui est arrivé la veille et qui a une montagne de travail à accomplir ? Un fils qui doit être bouleversé par la maladie de son père.

Jonathan se met à taper du pied, tic stressé.

Que va-t-il dire à Mattia ?

« Hello ! Ton père est à l'hosto ? Tant mieux, ma mère espère que maintenant vous allez arrêter avec votre golf, et moi j'avais juste envie de prendre mon dimanche après-midi. Alors, on dira à ma sœur qu'on s'est bien disputés puis on va au pub ? Ça te dirait d'aller y voir un match de hockey ? Mon super chum Zack qui te jetait des pierres, tu t'en souviens ? Eh bien, maintenant, il joue

dans les Sharks en Californie, et ce soir, il va se faire crisser une volée⁴ par l'équipe des Canadiens ! Ça te tente ? »

Non, il ne peut pas dire ça.

Il se sent mal en pensant au « petit Mattia » dont il commence à se souvenir. Et ce n'est pas très joyeux. Mattia était un garçon frêle et efféminé, aux dents de lapin et aux grosses lunettes en cul de bouteille. Tant de raisons pour lesquelles il se faisait toujours embêter à l'école ou dans la rue. Un garçon que sa sœur défendait parfois. Un pauvre riche petit garçon intelligent et sensible qui a disparu des radars à 15 ans, car il a été collé en pension. À l'époque, quand Jonathan l'a appris, il s'est senti un peu triste pour lui. Puis une heure plus tard, il avait oublié. La jeunesse est ainsi, égoïste et ingrate.

Jonathan prend conscience que le vieux standardiste en costume de groom noir et or le regarde d'un air de dire :

« Autre chose ? »

— Merci, bredouille Jonathan en reculant pour libérer le comptoir de la réception.

Gérard soupire :

— Désolé de ne pas te proposer les fauteuils, Jonathan, mais ton jean et ton manteau ne m'ont pas l'air de toute première fraîcheur et je n'ai pas envie de devoir essayer les plaintes des Américaines. Ce qu'elles sont tannantes⁵, les Américaines. Plus elles sont riches, plus elles sont tannantes. J'en perds ma galanterie.

Long soupir exagéré et regard dirigé en oblique vers le plafond.

Jonathan sourit au vieil homme :

— C'est la rançon de la gloire ! Elles viennent toutes pour tes beaux yeux, tu le sais bien !

Jonathan a entendu des histoires sur les faits d'armes passés de Gérard, l'éternel maître du Grand Hôtel, le bras droit des New-Yorkais.

Alors qu'une Américaine aux habits extravagants, armée d'aiguilles à tricoter et d'une pelote de laine s'en vient visiblement

⁴ Mettre une raclée (québécois).

⁵ Chiantes (québécois). En français de France, on préfère généralement les métaphores scatophiles.

Juste de l'amour pour Noël

vers Gérard pour se plaindre, Jonathan s'esquive. Il se dirige vers la statue dorée qui trône au milieu d'une fontaine dans le hall. Il s'agit d'une statue de Kopitou revisité. On devine à peine la mascotte de Chante-Neige dans ce castor Art nouveau. Une sculpture monstrueuse qui a dû coûter très cher et qui n'amuse même pas les enfants, car l'artiste a effacé le sourire d'habitude si mignon de la mascotte de Chante-Neige ainsi que ses couleurs. Il n'y a aucune couleur ici, d'ailleurs : tout est noir, blanc, ou or.

John remarque alors qu'il n'y a pas une seule décoration de Noël dans l'hôtel. C'est d'une tristesse...

Ce sentiment le renvoie à Mattia qui ne connaît sans doute plus personne ici et qui va passer les fêtes seul pendant que son père est à l'hôpital...

Oh, c'est bon, idiot ! Pas la peine de te turlupiner pour lui ! Il paraît qu'il est devenu avocat, qu'il est riche et plein de succès à New York.

La mélancolie teintée de pitié se change en une vague inquiétude. Son instinct lui dit qu'il n'arrivera jamais à négocier avec un avocat.

Si ça se trouve, il va me rentrer dans le lard ? Il est peut-être devenu méga costaud en vieillissant ?

Alors ? Quelle stratégie choisir ? La franchise ? Faire semblant ? Tenter de faire ami-ami après toutes ces années pour aider sa sœur à le poignarder dans le dos ?

Jonathan ne sait pas pourquoi il est là, à part pour ne pas faire ses tâches de l'après-midi. Il ne sait même pas ce qu'on attend de lui...

Mais alors que Mattia sort de l'ascenseur comme un prince, Jonathan ne sait plus qu'une chose, c'est que cet homme-là, apprêté dans ce gros pull de cachemire blanc et ce pantalon bleu pâle au pli parfait, il ne vient pas de la même planète que lui. Ses cheveux châtain mi-longs légèrement bouclés qui lui balayent le front ont des reflets de cuivre qui ne peuvent résulter que des mains expertes d'un coiffeur de luxe. Même ses lunettes aux fines montures dorées dénotent une distinction à part. Cet homme élégant, au port altier, qui lui sourit avec des dents parfaites et qui se meut comme un chat en terrain conquis, cet homme est d'un autre niveau que lui sur l'échelle évolutive.

Jonathan en perd la voix. Ni colère, ni admiration, juste de la stupéfaction.

Le petit Mattia aux grosses lunettes cul-de-bouteille et aux dents de lapin dont tout le monde se moquait...

Si les ados harceleurs d'hier pouvaient voir le bel avocat que Mattia est devenu aujourd'hui...

Eh ben, ils seraient plus sérieux à l'école !

John réprime un ricanement ironique, que Mattia a dû percevoir.

Alors que le jeune homme arrivait près de lui et ouvrait presque les bras pour lui donner une accolade, son visage se ferme d'un coup. Sa bouche à l'arc délicatement dessiné et à la lèvre inférieure pulpeuse perd soudain tout sourire. Ses traits fins au nez droit et son menton à l'ovale doux se durcissent tandis qu'il serre les mâchoires pendant un instant bref, mais qui semble une éternité à Jonathan. Sa peau au grain délicat et si rasée de près qu'on dirait la peau d'une femme prend un léger hâle rouge qui n'est pas lié à l'embarras, mais à la colère. L'amande de ses yeux se rétrécit soudain d'un air accusateur derrière les verres affinés de ses lunettes dorées.

Mattia l'observe attentivement, attendant peut-être que Jonathan précise l'origine de son ricanement. Attendant peut-être des excuses ou une raison de ne pas se sentir blessé.

Mais Jonathan est incapable de parler. Il sent bien que toute explication serait maladroite et ridicule et qu'il n'arriverait pas à se faire comprendre. Que le résultat serait pire que le mal déjà infligé. Alors, il se tait et attend. Il sait si bien se taire et attendre que la tempête passe. C'est ce qu'il a fait toute sa jeunesse avec sa sœur, toutes ces dernières années avec sa femme, et toute sa vie avec ses parents si exigeants.

Mais la tempête ne vient pas.

Mattia s'adresse à lui d'un ton assez agaçant de New-Yorkais, aux « r » inexistantes, aux « o » étendus et aux « a » dédoublés, un accent qui ne devrait même pas exister en français :

— Ôh... j'attendais une p'rincesse et j'ai d'roit au bûche'ron servi sur un plâteau. Quelle belle sur'p'rise ! Jonâthan Clemens !

Mattia écarte les bras de nouveau et Jonathan croit qu'il va tout de même avoir droit à l'accolade. Mais alors que lui-même esquisse un geste pour ouvrir les bras, Mattia interrompt le sien et met les mains sur ses hanches. Il se campe avec un sourire fier de sa feinte qui vient de le ridiculiser.

Bien joué !

Jonathan devrait être vexé, mais tout ce qui retient son attention, ce sont les mains de Mattia sur ses hanches qui soulignent sa taille fine. Mattia est presque aussi grand que lui, mais doit bien peser dix kilos de moins. Sur ce plan, il n'a pas changé. Toujours une crevette. Aussi élégante et chère soit-elle, une crevette.

Rassérénié, Jonathan lui sourit d'un air qu'il veut engageant pour réparer les dégâts :

— L'enfant prodigue de New York se souvient de moi ? Je suis flatté que tu m'aies reconnu après...

John fait le geste de compter sur ses doigts pour marquer le temps immémorial qui s'est écoulé. Mattia réplique d'un ton tranchant mais pas agressif, juste incisif :

— Quinze ans, deux mois, trois jours, six heures et quarante-trois secondes.

— Quoi ?

John est soufflé. Il ne sait surtout pas comment il doit le prendre...

Mattia éclate d'un grand rire cristallin et puissant, qui résonne à travers le hall et casse un peu les oreilles des clientes qui se retournent vers eux. Le jeune homme s'exclame :

— Tu m'as pris pour Rain Man, pour Sheldon, pour quelqu'un que ta présence intéresse ? C'est approximatif, mon Jojo. Je ne t'aurais même pas reconnu dans la rue !

Mattia a abandonné ses manières, il ne reste que l'authentique ton nasillard du New-Yorkais.

Le « petit président » a un geste du menton vers le vieux Gérard derrière le comptoir :

— C'est Cerbère qui m'a dit qu'un des enfants Clemens était là. J'avais le choix entre Sandra et Jonathan, et, ne le prends pas mal,

je sais que c'est un sujet sensible pour certaines personnes, mais tu ressembles plus à un Jonathan qu'à une Sandra. Après, mon instinct acéré peut se tromper...

Mattia fait mine d'hésiter, il se penche en avant pour demander sur le ton de la confiance :

— Sandra ?

Jonathan manque d'exploser de rire. Il réplique :

— Non, non, tu devines bien : si c'était ma sœur, elle t'aurait déjà mordu.

Le sourire de Mattia se fait large et charmeur :

— Oh ! J'ai du mal à te croire, ta sœur était si douce à l'adolescence. C'était bien la seule, d'ailleurs !

Jonathan n'y tient plus. Il éclate d'un grand rire incrédule :

— Ma sœur ? Douce ? T'es malade ou t'es fou ?

Mattia a un demi-sourire sur son visage perdu dans le passé :

— Il est possible qu'elle ait un peu changé quand elle s'est transformée en dragon allergique aux balles de golf. Mais j'avoue que déjà à l'époque, elle était plus coriace envers ceux qui levaient la main sur moi. Ça dépend du côté où on se tient. Caché dans son dos, je la trouvais bien douce, moi. Autant que le dos d'une lionne. Je me rappelle encore la fourrure de sa crinière. Là, là...

Mattia fait mine de caresser un fauve avec appréhension. John repart à rire. D'imaginer sa furie de sœur en lionne avec en face le frère Mattia tentant de la dresser, un véritable fou rire le prend, par surprise. C'est physique. Des soubresauts qui lui secouent les côtes et refusent de s'arrêter.

Il n'y a que quand il arrive à croiser le regard de Mattia, un regard un peu triste, que John se calme. Il se souvient : l'hôpital, le procès, tout ça. Il redevient sérieux et attend. Il n'ose plus parler.

L'expression de Mattia s'éclaire bientôt :

— Alors, comment va ta sœur ? Et l'autre, là ? L'espèce de bulldozer qui te collait comme un chewing-gum à ta chaussure ?

Jonathan est décontenancé :

— Zack ?

Mattia précise sa pensée :

— Ils sont mariés, il paraît. Dis-moi lequel je dois plaindre le plus ? Je lui enverrai une entrée au spa pour un moment de détente qui le ressourcera... Alors, lequel ?

Il est génial ce gars, en fait !

Jonathan répond avec un soupir épuisé :

— C'est moi qui mérite le spa gratuit, avec ces deux-là.

Il tend la main pour que Mattia tape dedans et scelle leur accord. Ce qu'il fait, sans y mettre toute sa force comme l'auraient fait d'autres types – Zack, pour ne pas le citer. La paume douce de Mattia est presque une caresse sur les doigts de Jonathan.

Ce faisant, Mattia l'observe avec attention. Ils sont assez proches pour que Jonathan puisse lire l'incertitude au fond de ses yeux noisette. Il reste hypnotisé par l'ambre moucheté de vert de ses iris et par ses prunelles qui ne sont pas fixes : elles semblent vibrer.

Enfin, Mattia se recule et affiche un sourire ironique. Il répond :

— OK ! Quand tu veux où tu veux, ramène qui tu veux. Je paie pour tout le monde, je suis plutôt généreux pour un Chante-Neigeois !

Soudain, le jeune homme se met en route à travers le hall, sans doute pour le raccompagner à la porte.

Jonathan est un peu déçu que leur discussion finisse ainsi, si vite. Pour une fois qu'il avait son dimanche et que son quotidien changeait un peu. Pourtant, il suit Mattia docilement. Il n'a rien à exiger et il n'ose pas mettre les sujets qui fâchent sur le tapis.

Mais Mattia ne l'emmène pas vers la porte. Il passe droit à travers le hall pour se diriger vers l'aile est. Le New-Yorkais lance soudain :

— Sinon, plus sérieusement, le brunch n'est pas encore fermé. Tu veux un deuxième déjeuner ? Mais je te préviens, interdiction de parler travail, procès, revendications territoriales, et bretzels. Non, y a pas de bretzels sur le plus grand buffet d'Amérique du Nord, mais c'est comme ça. Par contre, on a à peu près toutes les spécialités québécoises et françaises qu'un palais délicat peut réclamer...

Tout en marchant, Mattia se lance dans une énumération interminable en comptant sur ses doigts de pianiste, mais aux ongles rongés :

— Fèves au lard et au sirop, cinq sortes de saumon fumé, ragoût aux pattes de cochon, pudding chômeur, croissants marbrés aux airelles ou au chocolat à l'érable, trois sortes de foie gras, des mille-feuilles aux fraises ou aux bleuets, des religieuses à l'érable en pâte à choux craquelin, la tarte aux pacanes, la tarte aux bleuets, la tarte au sucre, des viandes fumées en veux-tu en voilà...

L'estomac malmené de Jonathan ne peut qu'acquiescer en grondant. Ils parviennent à l'entrée de l'aile est de l'hôtel qui donne sur la salle du restaurant, très grande, à la large verrière. Près d'eux, une jeune femme derrière un comptoir attend, dansant d'un pied sur l'autre et tricotant ses doigts d'un air gêné.

Mattia a un geste négligent dans la direction de la jeune femme :

— John, laisse-lui tes affaires. Ne le prends pas mal, mais si tu veux manger avec moi, tu laisses ta parka qui pue le canasson au vestiaire. J'ai l'estomac fragile le matin.

En effet, Jonathan le prend assez mal. Les tirades de Mattia sont drôles quand il n'y a pas de témoin. Devant une jolie blonde du pays qui doit avoir la langue aussi pendue que les commères du club de tricot, la blague est moins facile à avaler.

Jonathan réplique :

— Il est 15 h 30, le paresseux, c'est un peu tard pour un matin et je ne m'occupe pas de chevaux mais de chiens. Et je ne sens rien, moi !

Mattia a un air dégoûté :

— Des cabots ? Encore mieux !

Il tapote le comptoir :

— Allez, donne le manteau à la gentille...

— Sophie, complète l'employée.

— Merci, ma chérie.

Mattia lui offre un ravissant sourire qui la fait rougir.

Sacrément agacé, Jonathan consent pourtant à enlever son blouson. Ce faisant, il le passe discrètement devant son nez et

Juste de l'amour pour Noël

concède en son for intérieur qu'il est possible que son vieux manteau de travail pue un peu le chien...

J'aurais dû me changer avant de venir...

La jeune fille a la politesse de prendre blouson et gros pull sans faire de manière et de lui sourire comme s'il était le plus bel homme sur terre...

Jonathan a à peine le temps de la remercier que Mattia le tire à l'intérieur en l'attrapant directement par le poignet.

Le contact de ses doigts est plus ferme que Jonathan aurait pu le croire venant d'une crevette. Il n'a pas le temps de chercher à se dégager, car Mattia le lâche aussitôt, comme s'il s'était oublié une seconde et se ressaisissait. Alors, Jonathan, gêné, se lance dans l'observation des magnifiques orangers du jardin d'hiver qui décore la salle de restaurant. Les verrières donnent sur un parc tout de blanc vêtu. La magie de la neige bien au chaud.

Lorsque son regard s'en revient sur Mattia, l'autre lui sourit d'un air provocant :

— Désolé, mais malheureusement, je ne suis pas un homme à chiens, mais plutôt une femme à chats.

Jonathan rétorque :

— Je n'ai pas le choix, tu as déjà essayé d'atteler des chats derrière un traîneau ?

Réplique immédiate de Mattia :

— Moi non, mais vu le quotient intellectuel que vous aviez à vous deux réunis, je suis sûr que Zack et toi, vous avez déjà essayé d'atteler les chats de la ferme Grosjean.

Jonathan réprime son rire. Mattia est tellement intelligent qu'il en devient devin.

— Alors, le résultat ? lui demande le jeune homme en se plantant devant le début de l'interminable buffet.

Pris dans l'observation de la montagne de victuailles mises en scène comme sur les étals d'un marché de Noël, Jonathan répond en toute franchise :

— Je ne sais pas. Impossible de trouver des harnais assez petits pour atteler des chats.

Mattia éclate de rire. Encore ce rire, si fort, qui l'interpelle, un rire de cristal qui pourrait tout dévaster sur son passage.

Mattia se calme vite et saisit une assiette. Il se dirige droit vers les pâtisseries. Jonathan, lui, s'intéresse aux viandes et aux poissons fumés. Ils sont encore entiers et attendent que le commis en costume de cuistot les tranche devant vous. Jonathan se fait servir quelques spécialités puis s'en va errer entre les plats de cuivre réchauffés par des bougies qui contiennent tout ce qu'on est en droit d'attendre d'un déjeuner québécois même s'il est un peu tard pour un déjeuner du matin : fèves au lard, patates dorées, œufs pochés, brouillés, miroir...

Il boude ostensiblement les foies gras et autres fantaisies qui ne l'intéressent pas.

Il s'accorde tout de même un détour par la fontaine de chocolat géante qui trône au milieu de la salle et dont chacune des faces dégouline d'un chocolat différent. Il se sert dans des coupelles du chocolat noisette, du chocolat à la confiture de lait, du chocolat grand cru du Venezuela et du chocolat noir au piment du Sichuan. Il les accompagne d'une assiette de morceaux de viennoiseries pour faire bonne mesure.

Il rejoint enfin Mattia au stand sucré, devant un cuisinier qui s'active à faire littéralement flamber ses poêles avec de hautes flammes qui cherchent à lécher sa toque. Mattia explique :

— Je lui ai demandé deux portions de bananes flambées, de crêpes Suzette et de pancakes aux airelles revenus au cidre de glace, une invention magique de mon chef pâtissier français. J'imagine que si j'essaie de te faire boire un cocktail le matin, tu vas refuser, mais l'alcool dans un dessert aussi élaboré, tu te feras avoir, non ?

Jonathan jette un œil à sa montre :

— Il est 15 h 42, un peu tard pour le matin.

Mattia esquisse un sourire condescendant :

— Tes blagues se répètent, je sens un manque de glucose. Viens, on va s'asseoir près de la verrière !

Sans plus se soucier de ses desserts enflammés, qui leur seront sûrement servis à table, le prince des lieux s'enfuit vers une table isolée près des grandes vitres donnant sur la forêt enneigée.

Juste de l'amour pour Noël

La table de fer forgé peinte de vert pastel déborde déjà de victuailles sucrées apportées par Mattia en plusieurs voyages.

— Tu ne crois pas que cela fait un peu trop ? demande Jonathan.

— Tu rapporteras les restes à tes toutous. Ils sentiront peut-être meilleur !

Jonathan explique :

— Pas de sucre aux animaux ! D'ailleurs, pour info, c'est toxique pour les primates aussi. Tu ne vas pas manger que du sucré pour le déjeuner ?

Mattia a un geste négligent en désignant l'overdose de sucre.

— Je ne suis pas un primate, moi, je suis une espèce plus évoluée que la vôtre. Je me nourris de miel, comme un colibri !

Il bat des paupières comme un colibri bat des ailes puis s'installe à leur table. Le vert clair de la peinture s'accorde si bien avec son pull blanc et cotonneux et ses yeux mouchetés de jade.

On dirait qu'il l'a fait exprès, pense Jonathan.

Jonathan s'assied à son tour et observe l'énorme tarte aux bleuets que découpe Mattia. Jonathan remarque avec horreur qu'il manque sur la tarte l'écusson en pâte d'amande des « Délices de Chante-Neige ». Ce n'est pas la tarte mondialement célèbre de la mère Paulette !

En langage commerçant, c'est une véritable déclaration de guerre. John ricane :

— Les tarifs de l'érablière Tremblay ont augmenté, vous manquez de trésorerie ou c'est un des bras de fer de ton père ?

Mattia se fait soudain très sérieux :

— La tarte de mon chef pâtissier français est meilleure, c'est tout. D'ailleurs, la recette de base est celle de ma grand-mère. La Paulette la lui a volée. La grande trahison de Chante-Neige. Kopitou aurait dû faire une chanson dessus.

Mattia se tait tandis qu'il s'engouffre un quart entier de tarte dans la bouche avant de faire des bruits d'extase assez proches de l'orgasme féminin.

Jonathan fronce le nez. Mais il a l'habitude des zouaveries de Zack et il en faut un peu plus pour lui faire honte.

Sitôt qu'il réussit à avaler sa gigantesque bouchée, Mattia a un geste du menton vers le buffet devant lequel il n'y a plus grand monde à cette heure avancée :

— La preuve, regarde, elle est en plein espionnage industriel, la taupette.

Jonathan est tellement surpris qu'il en lâche sa fourchette emplie de fèves au lard. Impossible de ne pas reconnaître la silhouette de la mère Paulette. Ses cheveux gris retenus en chignon, sa blouse, son visage de pomme séchée et son corps un peu voûté dont les mains se rejoignent comme si elle les frottait, vieux réflexe d'avare.

Fermement ancrée devant le stand du sucré, elle a un tas de cuillères à la main. Elle les utilise pour se servir directement dans les plats qui contiennent une douceur à l'érable. Elle enfourne chaque mets dans sa bouche sans passer par une assiette. Alors, certes, elle prend une cuillère propre à chaque fois, mais ce n'est pas folichon niveau convenances.

Jonathan a un petit rire, il va pour faire une blague, mais Mattia ne rit pas :

— Me faire travailler un dimanche, elle me le paiera, au prix fort !

Il se lève d'un bond félin et s'avance avec une grâce conquérante, bras ouverts vers celle qui est à la fois sa concurrente directe, car elle tient la cabane à sucre qui fait salle comble le dimanche, mais aussi sa difficile partenaire d'affaires qui vend son sirop d'érable à prix d'or.

La voix claire et chaleureuse de Mattia porte dans toute la salle :

— N'est-ce pas le légendaire profil de madame Paulette ! Notre star locale de la gastronomie ! Quel honneur me vaut votre venue en mes terres un dimanche ?

Il n'y a pas de numéro de charme qui tienne avec la mère Paulette. Elle réplique d'une voix tout aussi forte mais aigrette :

— Ce n'est pas mon sirop que vous utilisez ! Quand je pense aux ristournes que je vous fais depuis des années. L'ingratitude des New-Yorkais !

Mattia baisse aussitôt la voix pour répondre, et la mère Paulette l'imite. Sage réflexe : il y a tout de même quelques clients dans le restaurant.

Jonathan n'entend pas la suite de la conversation. Gêné, il accueille avec reconnaissance le commis de cuisine qui lui apporte sur un plateau six assiettes de desserts flambés, colorés et odorants.

Là-bas, les négociations semblent âpres et houleuses. Il faut en avoir pour tenir tête à la plus vieille entrepreneuse de Chante-Neige. Jonathan s'en doutait, que Mattia, un avocat de la grande ville, savait négocier. Il a très envie d'entendre et de connaître les tarifs que la mère Paulette fait à l'hôtel, sans doute meilleurs que ceux qu'elle fait à sa famille qui n'a que quelques chalets et une dizaine de clients par semaine. Mais il se fait discret. Comme la négociation, l'espionnage industriel, ce n'est pas son truc.

Après les bananes flambées, Jonathan s'attaque aux crêpes Suzette. Il n'est pas tout à fait convaincu par l'amertume de l'orange. Alors, il s'en prend à la nouvelle spécialité chante-neigeoise inventée par le chef de Mattia. Le pancake aux airelles flambées au cidre de glace est largement plus à son goût.

Alors qu'il se régale, il remarque que discrètement, en parlant, Mattia ramène la mère Paulette vers lui.

Oh là, là, ne me mêle pas à vos histoires !

Arrivé à portée de voix, Mattia sort son atout :

— Tu m'excuseras, Paulette, j'ai un vieil ami qui est là, tu m'enverras une version écrite de ta proposition qui n'en est pas une.

En découvrant Jonathan, la mère Paulette prend le visage de la trahison : yeux écarquillés, sourcils en accent circonflexe et bouche en « O » outré. Elle s'écrie d'une voix criarde :

— Le fils Clemens ! Vous êtes en train de vous liguier contre moi, bande de sacripants !

Jonathan s'apprête à nier, mais Mattia met de l'huile sur le feu :

— Voyons, Paulette ! Avec tout l'amour qu'on te porte depuis l'enfance où tu nous faisais payer la tire à l'érable avec nos petites pièces innocentes ! Un tel délice qu'on se laissait plumer !

Mais la mère Paulette n'est plus sensible à la flatterie. Elle brandit ses cuillères menaçantes dans leur direction :

— Que je vous voie comploter, j'éventerai tous vos plans ; tout se sait à Chante-Neige, tout se sait ! Et j'ai mon réseau, moi !

Elle s'en va en pestant. Sans oublier de s'arrêter devant le cuisinier qui fait flamber les desserts dans des poêles en cuivre.

Mattia se laisse tomber sur sa chaise et se venge sur la tarte aux bleuets – recette d'origine. Il en engouffre le second quart, puis demande à voix basse, mais d'un ton coléreux :

— Elle en veut combien, de ses nouvelles bouteilles de sirop elfique en cristal avec vous ?

— Vingt-cinq dollars, répond John avec franchise.

Il ne sait pas négocier, vraiment. Mattia s'offusque :

— Elle m'a proposé trente dollars alors qu'on a cent fois plus de débit que vous ! Quelle vieille...

Il retient son insulte, qui aurait sans doute été trop corsée. Il continue, maussade :

— Elle croit qu'elle va me plumer comme ça ? Elle ne me connaît pas ! Et le pire, c'est que sitôt que mon père a eu un pied dans la tombe, elle nous a augmenté ses cans de sirop de vingt pour cent !

Jonathan se sent gauche et inutile, mais il doit bien aborder les sujets difficiles. En y réfléchissant bien, Mattia n'a pas dû avoir grand monde pour vider son sac ici. Alors, il demande avec sollicitude :

— C'est si grave que ça, ton père ?

Il sait bien que c'est grave, il lui donne juste une occasion de parler.

Mattia le fixe quelque temps sans répondre, le visage figé, à part, toujours, au fond de ses prunelles, cette fixité tremblante emplie d'incertitude et qui semble attendre un jugement.

Il finit par hausser les épaules, et un pli amer se peint sur ses lèvres :

— Ne t'inquiète pas, il est coriace. La méchanceté, ça conserve mieux que le E440 que la mère Paulette met dans sa tarte. La preuve avec la vampire à l'érable, là-bas.

La Paulette, à l'âge certain mais à la fougue de toute première jeunesse, est en train de savourer un pancake au jus d'airelles flambé au cidre de glace. Sans doute pour copier la recette si elle la juge digne de son propre restaurant.

Mattia demande en fronçant ses fins sourcils :

— Elle est sérieuse quand elle prétend avoir un réseau d'espionnage ?

Jonathan saisit l'occasion pour le dérider un peu. Il lui attrape virilement l'épaule pour le pencher vers lui puis lui chuchote à l'oreille d'un air de conspirateur :

— Le club de tricot, Mattia, le club de tricot sait tout.

Si proche, Jonathan est assailli par le parfum du jeune homme, une fragrance de luxe comme il n'en a jamais sentie, complexe, subtile, qui évoque mille voies : une note de fleurs, une note fraîche de cèdre et d'agrumes, quelque chose de chaud, sûrement du musc, et enfin une touche d'épice, comme du poivre.

Intrigué, Jonathan l'a tenu trop longtemps. Mattia recule soudain sa chaise pour mieux espionner leur ennemie commune :

— Le club de tricot ? dit-il. Intéressant. C'est le point névralgique, le cerveau tentaculaire de Chante-Neige, c'est ça ?

Jonathan prend un ton narquois :

— Tu vas faire du tricot pour voler le réseau d'espionnage de la mère Paulette ?

Mattia a un sourire énigmatique :

— Peut-être bien...

Puis, de nouveau, Mattia reste silencieux à l'observer comme s'il attendait quelque chose. Finalement, il dit :

— Tu voudras que je te fasse un rapport ? Disons lundi soir, au lounge de l'hôtel ? On a des cocktails tout aussi flambés que nos crêpes, ça te dit ?

Bien sûr que ça lui dit. Cela fait longtemps que personne ne l'avait fait rire ainsi. Jonathan compte bien laisser traîner ce repas toute l'après-midi et il meurt d'envie de remettre ça autour d'un verre. Mais il n'est pas bien sûr d'être libre demain soir, avec sa sœur prodigue qui rentre enfin au bercail. Depuis le temps qu'il ne l'a pas vue. Ce n'est pas tant qu'il brûle d'envie de la voir, mais il se doute bien qu'après des mois à supporter Zack seule, en Californie, Sandra aura besoin de se plaindre. Jonathan, le plus ancien ami de

Zack, et quasiment le seul ami de Zack, est le mieux placé pour comprendre ce que celle qui l'a épousé endure.

Alors, même s'il a très envie de cocktails flambés et d'une nouvelle amitié, il ne promet rien. La famille passe avant. Il sort son portable :

— Donne-moi ton numéro, je te dirai.

Mattia rayonne. Son large sourire innocent est une véritable lumière. Il faut dire qu'il a des dents parfaites, blanches et alignées.

L'argent ne fait peut-être pas le bonheur, mais il façonne bien la beauté.

Je dois être un peu jaloux quand même.



Brunch 2



Jonathan prend douloureusement conscience qu'il s'éveille en entendant son portable vibrer sur la table de nuit et en sentant son estomac râler. La veille, il s'est couché sans vrai repas.

Peut-être qu'il était épuisé, peut-être que l'overdose de sucre traîtreusement alcoolisé l'a pris par surprise, peut-être que l'après-midi de joutes verbales et de vanes intensives sur tout le village avec Mattia l'a cérébralement fatigué... Toujours est-il qu'il s'est endormi comme une souche à peine rentré dans son studio à 21 h.

Coup d'œil sur l'écran : il est 5 h 50 du matin. Alors que son réveil n'est censé sonner qu'à 5 h 59. Il a perdu presque dix minutes de sommeil. Avec un grognement, il attrape le téléphone pour savoir